

Le Matin – derniers télégrammes de la nuit

Mardi 29 décembre 1896

AU PROPHÈTE DE DIEU

Monsieur,

Si je ne consultais que l'actualité, je ne vous écrirais pas. Sept jours sont passés sur votre burnous, vos ablutions, votre philanthropie et, pour nos frivoles chrétiens, sept jours sont un grand espace de temps et d'oubli. Cependant, au risque d'être accusé de solidariser le socialisme et le Coran, laissez-moi vous dire, monsieur, avec cette sincérité que vous semblez aimer, que votre élection est un des événements les plus considérables de ces dernières années. Ce n'est pas, vous m'entendez bien, parce que vous demandez la transformation du Sénat et l'impôt progressif : ce sont là banalités électorales qui vous sont communes avec beaucoup de ceux que la grâce coranique n'a point touchés. Ce qui est important dans votre élection, et peut-être décisif, c'est que par vous, pour la première fois, pénètre au Parlement un député des Arabes. Peu importe que vous ne soyez pas de leur race : la religion, pour eux, est un lien plus fort que la race, puisqu'elle est le lien de la race même ; et vous êtes vraiment de leur race, étant de leur religion. Ils doivent même être particulièrement fiers qu'un homme né chrétien et Français, et qui a les diplômes de la science européenne, se soit incliné devant la grandeur de leur prophète et ait reconnu dans leur livre la trace la plus récente de la divine vérité dont les tracés évangéliques et bibliques s'effacent au loin sur les chemins. Et il leur semblera, sans doute ; que dans une Assemblée européenne vous les représentez mieux que ne le ferait un fils de leurs tribus. Dès maintenant, à n'en pas douter, ils vous considèrent comme leur envoyé, comme leur interprète. Quelle responsabilité pour vous, et aussi pour la Chambre même ! et comme ceux-là sont mal inspirés, comme ils comprennent mal l'intérêt de la France en Algérie, qui conseillent aux députés je ne sais quelle attitude de dédain ou de moquerie envers vous ! Il y a quelques semaines, mon ami Viviani, dans la discussion sur l'interpellation algérienne, demandait éloquemment à la Chambre d'appeler devant elle tous les ans, pour l'examen, du budget de l'Algérie, des délégués arabes. La Chambre accueillait cette proposition avec un scepticisme superbe mais Allah, que dans notre jargon abstrait nous appelons la force des choses, se joue comme il lui plaît des parlementaires, et quelques semaines après un sectateur du Coran était envoyé à la Chambre pour y représenter en apparence les électeurs de Pontarlier, mais en réalité, et selon un dessein plus profond, tous les Arabes qui souffrent et attendent, des quais d'Alger au seuil du désert. Et comme éclate ici la force de l'esprit Suspect au colon, spolié par le juif, systématiquement exproprié par le Code et la procédure, privé à dessein de ses écoles supérieures et dépouillé de sa civilisation comme de son domaine, ignoré d'ailleurs et dédaigné de la France continentale, l'Arabe d'Algérie s'affaissait dans une ignorance triste, dans une misère découragée ou haineuse. Mais, à la même heure, la force de pensée, la beauté de poésie, la puissance de piété et de rythme du Coran séduisaient un Français de France et il se préparait à entrer au Parlement pour y défendre le peuple arabe avec une autorité toute nouvelle, celle que lui donne une entière communauté de foi et d'âme avec les vaincus.

Vous pourrez beaucoup pour eux, monsieur ; que ferez-vous ! Le plus urgent, semble-t-il, est de les défendre contre nos préjugés. J'ai passé quelques jours à peine en Algérie il y a un an, et sur le pont même du navire qui nous portait à Alger, j'entendais dire que les Arabes étaient incurablement paresseux : Nous arrivons à Alger par un splendide soleil de mai ; et sur le quai joyeux, se pressent les pesantes charrettes où devaient s'entasser les marchandises débarquées c'étaient des Européens qui, confortablement assis sur de hauts sièges, dirigeaient les attelages. : mais qui donc déchargeait les marchandises ? des ouvriers arabes. Le soir, nous visitons la Casbah : tout le mystère de l'Orient semblait dormir-derrière les portes closes, et celles-ci, de loin en loin, s'ouvraient à peine, juste pour laisser passer une ombre furtive, comme, la nuit, les portes de l'esprit s'ouvrent et se ferment en silence pour l'entrée et la sortie des rêves. Ah ! que de songe et d'ardeur muette en ce repos ! Mais voici que le long des sombres ruelles en pente, se précipitent des Arabes : un navire est annoncé et ils courent au déchargement. Nous promenons dans la banlieue d'Alger nous allons à Blidah, et partout, dans les vignes, ce sont des burnous penchés qui travaillent la terre ; nous poussons jusqu'aux gorges de la Chiffa ; la route est brûlante nous apercevons de loin une équipe de cantonniers ; l'Européen, sous une vaste ombrelle, commande, et ce sont des Arabes qui cassent la pierre sur la route en feu. Oh la paresse orientale On nous dit qu'une industrie de liqueurs gazeuses vient de se fonder à Alger avec les appareils les plus savants, les machines les plus parfaites. Nous sommes admis à la visiter ce sont des Arabes, transformés en mécaniciens, qui manœuvrent les appareils ; ce sont des Arabes qui tiennent les comptes. Quelle incapacité, chez cette race, de s'adapter aux progrès, de l'Occident La vérité, c'est qu'on a calomnié à plaisir le peuple

arabe pour le dépouiller tout à l'aise et l'exploiter sans vergogne. Vous le dirai-je, monsieur ? Oui, je le puis, je puis vous avouer mon rêve, puisque par vous il se réalise. Pendant que, sur la terre algérienne, je songeais à ces choses, je me demandais avec tristesse et colère si cette, misère arabe nous resterait à jamais impénétrable et fermée et je regrettais cruellement de ne pas connaître la langue de ces hommes, de ne pouvoir recueillir en de familières confidences le secret, de leur âme, de ne pouvoir leur traduire dans la forme poétique et le symbole religieux qui est la langue de leur esprit, les hautes espérances d'unité, d'humanité et de justice qui animent à cette heure le socialisme de l'Occident. Je voyais, avec une émotion peut-être enfantine, dans une des mosquées d'Alger, une vieille pendule à caisse venue de Marseille il y a plus d'un siècle, et qui avait mérité depuis, par sa merveilleuse exactitude, de marquer les heures et les minutes du culte musulman, si étroitement lié à la marche des jours; et je me demandais si cette pendule, restée obstinément fidèle à l'heure de France, et dont le battement semblait, dans la mosquée silencieuse, comme un battement régulier et doux du cœur même de notre pays, ne marquerait pas enfin, pour le monde arabe opprimé et somnolent, une heure de justice et de réveil, une heure vraiment française. Puissiez-vous, monsieur, la hâter un peu !

On dit (ce sont les reporters) que vous voulez demander pour les Arabes la naturalisation immédiate. Vous ne songez pas évidemment à leur imposer davantage encore notre Code civil, dont une première application les a ruinés. Voulez-vous dire qu'il faut leur conférer immédiatement les droits politiques, l'électorat et l'éligibilité ? Oui, il le faut, mais à la condition de prendre, au préalable, des mesures décisives qui ramènent à la France le cœur des Arabes. Il faut leur rendre, par des décisions vigoureuses, la propriété dont ils ont été dépouillés par notre Code civil et il faut prendre des garanties pour que les grands chefs ne reconstituent pas une féodalité oppressive alors, mais alors seulement, nous pourrons, sans péril pour la France et pour les Arabes eux-mêmes, donner au peuple arabe le droit politique et lui rendre l'entier développement de science et de pensée que notre barbarie égoïste a brisé.

Et nous voilà, monsieur, invinciblement ramenés, par ce chemin comme par tous les autres, à la question de la propriété. Mais n'est-elle pas une partie du Coran ?

Jean Jaurès.